

La parabole de la brebis perdue dans l'Église ancienne : De l'exégèse à l'iconographie

La figure du berger est sans doute celle qu'on rencontre le plus fréquemment dans l'art paléochrétien : on a pu en recenser jusqu'à 892 représentations¹. Elle a suscité de nombreuses études parvenant aux conclusions les plus opposées. Pour les uns, les images pastorales de l'art chrétien ne seraient pas substantiellement différentes des représentations bucoliques aimées des païens à la même époque ; pour d'autres, le berger portant la brebis sur les épaules ne représenterait pas autre chose que la vertu de "philanthropia", comme dans le paganisme ; certains encore voient dans le berger des catacombes un Psychopompe qui, tel Hermès (berger lui aussi) conduit l'homme vers l'au-delà ; pour d'autres, l'image renverrait au baptême ou à la pénitence ; quelques uns enfin pensent qu'elle est une figure abstraite du salut, somme toute très générale². Après cela, qui oserait encore écrire avec J. P. Kirsch que «l'image du Bon Pasteur était pour nos pères dans la foi à cette époque ce que l'image du crucifié est pour les fidèles de nos jours³» ?

L'expression même de "Bon Pasteur" dont on se sert pour désigner le berger criophore risque d'égarer les recherches, car elle évoque exclusivement le discours parabolique de l'Évangile de Jean (ch. 10). Or, dans l'Église ancienne, la thématique du berger passait par bien d'autres canaux, et d'abord par l'Ancien Testament, où Dieu est fréquemment désigné comme le berger de son peuple et Israël comme le troupeau de Dieu⁴. Les chrétiens ont hérité de cette imagerie. A Rome même, où l'on a tant de représentations pastorales

1. A. PROVOOST, *Il significato delle scene pastorali del II secolo dopo Cristo*, dans *Atti del IX Congresso di Archeologia Cristiana*, Città del Vaticano, 1948, t. I, p. 407-431.

2. On trouvera une excellente revue des opinions antérieures (accompagnée de vues nuancées) dans le récent article de J. ENGEMANN, dans *RLAC*, S.v. *Hirt*, c. 577-607 (1990). Cf aussi *LChrI*, s. v. *Hirt*, *Guter Hirt*, c. 289-299 (A. Legner, 1970) ; *DPAC*, s. v. *Pasteur (bon)*, c. 1921-1925 (A. Pollastri, A. M. Giuntella, tr. fr. 1990 ; ital. 1983).

3. Cité dans *DACL*, s. v. *Pasteur (Bon)*, c. 2272.

4. *Is* 63, 9-11 ; *Ps* 79, 13... ; cf *DSP*, s. v. *Pasteur*, c. 366-369 (P. Grelot, 1984). *RLAC*, s. v. *Hirt*, c. 589-590 ; *KITTEL*, s. v. *Ποίμην*.

dans les cimetières, les chrétiens se considèrent tout naturellement comme les brebis du troupeau du Christ, et ce, dès les origines, puisque l'image est dans la première Épître de Pierre, chez Clément de Rome et dans le *Pasteur* d'Hermas⁵. La symbolique pastorale est aussi particulièrement fréquente dans les textes à la fin du II^e et au début du III^e siècle, c'est-à-dire à l'époque où surgit pour nous l'art chrétien⁶.

De plus, des prophéties de l'Ancien Testament parmi les plus célèbres et les plus souvent citées au IInd siècle dès qu'il est question de l'accomplissement des Écritures, voyaient dans le Messie un berger qui viendrait paître le troupeau des hommes au nom de Dieu. Les Évangiles s'en font aussi l'écho : Jésus y est souvent comparé à un berger, voire se présentait volontiers lui-même comme tel, d'après les Synoptiques comme d'après l'Évangile de Jean⁷.

Compte tenu de ces faits, ne serait-il pas fort surprenant que, dans l'esprit des chrétiens des premiers siècles, si prompts à voir des symboles chrétiens dans les objets ou images les plus banales (la croix dans le mât d'un navire, dans une charrie ou une échelle...), n'importe quelle représentation de berger n'ait pas éveillé dans leur esprit le souvenir du Christ ? Il ne faut pas oublier que le *Ps* 23 («Le Seigneur est mon berger...») a reçu dès le III^e siècle au moins une signification baptismale, qu'il était appris par cœur par les futurs baptisés et chanté lors du baptême (l'usage est attesté au IV^e siècle, mais remonte probablement à une époque bien antérieure)⁸. Les anciens Pères s'adressent volontiers au Christ comme au «Berger de l'Église universelle répandue sur toute la terre» (Polycarpe), «Berger de ceux qui sont sauvés» (Méliton), «saint Berger qui fais paître tes troupeaux sur les montagnes et dans les plaines» (Abercius), «Berger des brebis du roi céleste» (Clément d'Alexandrie)⁹.

Reste à préciser quel visage du Christ évoquait pour eux le berger. Était-ce celui du guide spirituel ? Était-ce son amour pour les hommes ? Ou bien voulait-on rappeler qu'il avait donné sa vie pour ses brebis, conformément à la parabole johannique (*Jn* 10, 11) ? Th. K. Kempf, qui a eu le mérite de réunir un abondant dossier de textes sur le Christ berger (pour les deux premiers siècles surtout), était d'avis que le berger portant la brebis sur ses épaules (généralement appelé «Bon Pasteur» par les iconographes) représentait le

5. *I Pe* 5, 2 et 4 ; 2, 25 ; CLEM. R. *cor.* 54, 1 ; 57, 2 ; 59, 4 ; HERMAS, *past.* 9, 108, 4-6. Cf aussi BARN. *epist.* 5, 12.

6. Ceci a été bien mis en valeur par G. OTRANTO, *Tra letteratura e iconografia. Note sul Buon Pastore e sull'Orante nell'arte cristiana (II-III sec.)*, dans *Vetera Christianorum* 26, 1989, p. 69-87.

7. *Is* 40, 1-7 ; *Za* 13, 7 ; *Ez* 34, 23-24... Tout cela fait partie des prophéties anciennes souvent citées.

8. J. DANIÉLOU, *Études d'exégèse judéo-chrétienne (Les Testimonia)*, Paris, 1966, p. 151 ; *Bible et liturgie*, Paris, 1953, p. 243-244.

9. *Mart. Polyc.* 19, 2 (*SC* 10, p. 234-235) ; MEL. S., *fr.* 15 (*SC* 123, p. 242-243) ; inscription d'Abercius : *DACL*, s. v. *Abercius*, c. 70-72 ; CLEM. A. *paed.* 3, *hymn.* 4 (*SC* 158, p. 192-193).

Logos Roi, berger et Sauveur, voire l'union du Logos avec la nature humaine¹⁰. La critique a émis le doute – et c'est à juste titre –, que cette théologie abstraite et complexe ait pu être à l'origine des représentations du Bon Pasteur dans les catacombes.

La réalité est effectivement plus simple. C'est la parabole de la brebis perdue, telle qu'elle est rapportée en *Mt* 18, 12, et non le discours de *Jn* 10, qui a donné lieu dans l'Église ancienne à un enseignement très répandu, très populaire parce qu'il était concret et parlant¹¹, dont il ressort ceci : le berger qui porte la brebis sur ses épaules évoquait pour les chrétiens des premiers siècles l'Incarnation, la Passion et la Résurrection du Christ, ce qui n'est pas, selon nous, sans jeter quelque lumière sur les représentations anciennes.

I. – LE BERGER EN QUÊTE DE LA BREBIS, FIGURE DE L'INCARNATION

A. – Existence d'un enseignement catéchétique ancien sur la parabole

La parabole de la brebis égarée est ainsi rapportée par Matthieu : «Si un homme a cent brebis et que l'une d'entre elles vienne à s'égarer, ne va-t-il pas laisser les quatre-vingt-dix-neuf autres *dans la montagne* pour aller à la recherche de celle qui s'est égarée ? Et, s'il parvient à la retrouver, en vérité, je vous le déclare, il en a plus de joie que des quatre-vingt-dix-neuf qui ne se sont pas égarées» (18, 12 ; Tob). La parabole concerne les disciples, elle leur enseigne qu'ils doivent avoir souci du moindre de leurs frères, et s'achève sur cette phrase : «Votre Père qui est aux cieux veut qu'aucun de ces petits ne se perde».

Dans l'Évangile de Luc, le contexte est quelque peu différent. La parabole de la brebis (une des trois paraboles de la miséricorde) met en relief l'amour du Christ pour les pécheurs. L'enseignement lui-même prend une forme différente : «Lequel d'entre vous, s'il a cent brebis et qu'il en perde une, ne laisse pas les quatre-vingt-dix-neuf autres *dans le désert* pour aller à la recherche de celle qui est *perdue* jusqu'à ce qu'il l'ait retrouvée ? Et quand il l'a retrouvée, *il la charge tout joyeux sur ses épaules*, et, de retour à la maison, il réunit ses amis et ses voisins et leur dit : "Réjouissez-vous avec moi, car je l'ai retrouvée, ma brebis qui était *perdue* !"» (*Lc* 15, 3-6 ; Tob). La formule de la conclusion n'est pas non plus identique à celle de Matthieu : «Je vous le déclare, c'est ainsi qu'il y aura dans la joie dans le ciel pour un seul pécheur

10. Th. K. KEMPF, *Christus der Hirt, Ursprung und Deutung einer altchristlicher Symbolgestalt*, Rome, 1942 (Diss. Université Grégorienne, dactyl.).

11. Le même auteur, dans les 51 pages imprimées résumant sa thèse, affirme (p. 23-24) que l'interprétation de cette parabole est très fréquente dans l'Église ancienne et semble universellement connue ; mais, à la p. 122 de la thèse dactylographiée, il affirme que la parabole n'aurait pas influencé la représentation du Bon Pasteur.

qui se convertit, plus que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de conversion».

Si donc l'idée de base est la même (le berger est capable de laisser là tout son troupeau pour sauver une seule brebis en danger), pour Matthieu, le berger laisse les brebis dans la montagne, et pour Luc, dans le désert ; Luc est le seul à montrer l'image du berger portant la brebis sur les épaules, peut-être parce qu'il est de culture grecque et qu'il a en mémoire le berger criophore de la statuaire hellénistique. Enfin, ni Matthieu ni Luc ne parlent explicitement de "berger", et encore moins de "bon berger".

Or, très tôt, l'enseignement chrétien a procédé à un amalgame des traits caractéristiques de Matthieu et de Luc, ainsi qu'on le constate déjà chez Irénée et Tertullien¹². La brebis est indifféremment dite "égarée"(Mt) ou "perdue"(Lc) ; l'épisode est généralement situé dans les montagnes, comme dans Mt, mais le plus souvent, le berger charge la brebis sur ses épaules comme dans Luc. Un bibliste aussi averti qu'Origène présente comme citation un texte qui suit la formulation de Luc, mais dans lequel les quatre-vingt-dix-neuf brebis sont laissées dans la montagne comme chez Matthieu, alors qu'il ne semble pas que les manuscrits du Nouveau Testament présentent cette variante harmonisante¹³.

Plusieurs auteurs, tout en se référant à Matthieu ou à Luc, qualifient le propriétaire des brebis de "bon berger", expression qu'on ne rencontre que dans *Jn* 10, 11 et 14 : c'est le cas de Tertullien et d'Origène, pour ne citer que les plus anciens, car le fait est extrêmement fréquent¹⁴. Même saint Jérôme, qui connaît bien sa Bible, n'hésite pas à parler de «parabole du bon pasteur» à propos du récit de l'Évangile de Luc¹⁵.

Les trois évangiles cités sont loin d'être traités à égalité dans l'amalgame proposé par la tradition. A Jean, on n'emprunte que l'expression "bon pasteur". De l'Évangile de Luc, nos auteurs retiennent presque toujours l'image du berger criophore. Quant au récit de Matthieu, il a imposé de façon générale l'idée que le berger faisait paître son troupeau *dans les montagnes* ; la mention lucanienne du désert n'intervient que pour introduire une autre

12. IREN. *haer.* 3, 19, 3 (SC 211, p. 380-381) : le berger *descend* (allusion à la montagne de Matthieu) ; il cherche la brebis *perdue* (Lc) et *offre la brebis* au Père (les statues criophores sont souvent des offrants dans l'Antiquité ; Irénée a en tête le berger de Luc). TERT. *scorp.* 8, 9 (CC 2, p.1080, 8) : il faut chercher les pécheurs *per montes* (Mt) et les rapporter sur ses épaules (Luc).

13. ORIG. *hom. Gen.* 2, 5 (SC 7b, p. 100, 24-31) ; même ensemble dans *hom. Gen.* 13, 2, p. 314, 12-14.

14. TERT. *pud.* 7, 1-4 (CC 2, p. 1292, 1-18) ; ORIG. *hom. Num.* 19, 4 (GCS, p. 184, 16) : «pastor bonus»(Jn), «in montibus»(Mt), «impositam humeris suis»(Lc) ; *hom. Gen.* 9, 3 (SC 7b, p. 250, 49-54).

15. HIER. *in Is.* 14 (53, 5-7), CC 73A, p. 590, 34-37 : [ouis] «*quae in evangelii parabola boni pastoris atque solliciti humeris reportata est*». "L'Évangile", comme s'il n'y en avait qu'un : il est clair que Jérôme se réfère à une tradition. Cf aussi *in Mt* 18, 12 (SC 259, p. 56, 119-136).

interprétation, secondaire, comme c'est le cas chez le Pseudo-Cyprien, ou dans des commentaires exprès de l'Évangile de Luc ; encore n'y en a-t-il que deux exemples assez tardifs : Augustin et Cyrille d'Alexandrie¹⁶. Et même, Ambroise, qui pourtant commente l'Évangile de Luc, nous dit, comme Matthieu, que le berger a laissé ses brebis sur les montagnes¹⁷. Comme on pouvait s'y attendre dans l'Église ancienne, c'est le récit tiré des Évangiles synoptiques qui s'est imposé et non celui de Jean. Il faut attendre la fin du IV^e ou le début du V^e siècles pour voir apparaître dans le commentaire de la parabole de la brebis perdue d'autres traits empruntés à *Jean* 10, ainsi du reste que des exégèses suivies de la parabole johannique¹⁸.

Tout cela porte la marque de la tradition catéchétique : le texte biblique est transformé par l'usage qui en est fait, et des détails nouveaux y sont introduits en fonction de l'interprétation figurée qu'on en donne communément.

B – La descente de la montagne : la venue salvifique du Verbe dans le monde

L'image du berger dans les montagnes a éclipsé celle du désert à cause du sens que l'on a très tôt accordé à cette localisation. Les montagnes, le «lieu élevé» (*superna, superiora*)¹⁹, symbolisent le monde d'en-haut, d'où le Fils de Dieu est descendu pour venir parmi les hommes. Le schéma d'ensemble (descente-remontée) est commun à la littérature johannique et à la gnose. Il est vraisemblable que, lorsque les gnostiques appliquent la parabole à la sortie de leur Sauveur du Plérôme pour recouvrer Ahamot ou Hélène, ils ne font qu'accommoder à leur façon l'interprétation de la parabole telle qu'elle avait cours au II^e siècle dans la grande Église²⁰.

La brebis, quant à elle, «errait dans les lieux inférieurs», comme l'écrit saint Jérôme²¹. La brebis égarée représente l'homme : «Le Seigneur est venu rechercher la brebis qui avait péri, et c'est l'homme qui avait péri», dit

16. AVG. *quaest. ev.* 2, 32 (CC 44B, p. 72, 1-20) ; CYRIL. A. in *Lc* 15, 4 (PG 72, 797-800) ; Ps. CYPR. *centes.* 10 (PLS 1, 58).

17. AMBR. in *Lc* 7, 209-210 (SC 52, p. 87-88).

18. 5 exemples seulement : RVF. *epiph.* 14 (CSEL 46, 1, p. 101, 25- 102, 6) ; AVG. *en. ps.* 69, 6 (CC 39, p. 936, 11-16) ; EPIPH. LAT. *interpr. ev.* (PLS 3, 867-868) ; QVODVULTD. *ser.* 2, 13 (CC 60, p. 85) ; Ps. AVG. *ser.* (PLS 3, 314-317) : de l'école d'Augustin selon J. LECLERCQ, *RBen* 59, 1949, p. 100-113.

19. Ps. CYPR. *centes.* 10 (PLS 1, 56-57) ; ORIG. *hom. Gen.* 9, 3 (SC 7b, p. 250, 51) ; *hom. Num.* 19, 4 (GCS, p. 184, 16).

20. IREN. *haer.* 1, 8, 4 ; 1, 23, 2 (SC 263, p. 124 et 314) ; 2, 5, 2 (SC 294, p. 54-55) ; TERT. *anim.* 34, 4 (CC 1, p. 836, 30). EPIPH. *pan.* 31, 26, 1 ; 21, 3, 5 (GCS 25, p. 425, 3 et 242, 15). Sur la signification exacte de cette interprétation gnostique, probablement mal interprétée par les écrivains chrétiens, cf A. ORBE, *Parabolas evangelicas en San Ireneo*, t. 2, Madrid, 1972, p. 118-125.

21. HIER. *c. Joh. Hier.* 34 (PL 23, 386) : «in inferioribus oberrabat».

Irénée²², dans un passage qui traite de la nécessité de l'Incarnation. Pour Didyme d'Alexandrie, «elle a erré du fait de la transgression d'Adam»²³. «Elle s'était égarée en Adam, notre brebis, attirée par les pièges du serpent», écrit Ambroise ; selon Théodoret, «elle errait dans les monts et les vallées au service des démons», et Hésychius de Jérusalem précise, en entremêlant les termes utilisés par Matthieu à ceux de Luc : «non seulement nous avons erré, mais nous étions perdus ; l'ennemi nous a perdus : il a pris en main notre errance, à la tromperie, il a ajouté la tromperie...²⁴»

L'homme, donc, était perdu ; or, «le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu» (Lc 19, 10) : ce verset, donné par plusieurs manuscrits, versions et témoins du Nouveau Testament comme partie intégrante de la version matthéenne de la parabole (= Mt 18, 11), est souvent cité par les Pères qui commentent la parabole²⁵.

Ainsi, la descente du berger signifie l'Incarnation du Fils de Dieu en vue du salut des hommes. L'Incarnation est, selon Origène, «une descente extraordinaire due à un excès d'amour pour les hommes, en vue de ramener, selon l'expression mystérieuse de la divine Écriture, “les brebis perdues de la maison d'Israël”, descendues des montagnes, et vers lesquelles le berger de certaines paraboles est descendu, laissant sur les montagnes celles qui ne s'étaient pas égarées²⁶». Une brebis avait péri, dit le même auteur, mais «le bon pasteur, laissant les quatre-vingt-dix-neuf autres sur les montagnes, descendit dans notre vallée, notre vallée de larmes, la chercha et, l'ayant retrouvée, la mit sur ses épaules...²⁷». Ailleurs, l'Alexandrin exprime cette descente du berger en termes néoplatoniciens : venu chercher la brebis «à l'étranger», il la ramène «dans la patrie²⁸».

Résumant dans son *Commentaire sur Matthieu* cette interprétation, que l'on trouvera encore chez bien d'autres auteurs²⁹, Jérôme écrit que, dans le bon Pasteur qui rapporte sur ses épaules la brebis, «certains voient Celui qui, “bien que de condition divine, ne retint pas jalousement le rang qui l'égalait à Dieu, mais s'anéantit, prenant la condition d'esclave, se faisant obéissant jusqu'à la

22. IREN. *dem.* 33 (SC 62, p. 83).

23. Conservé dans la Chaîne Palestinienne sur le Ps 118 : SC 189, p. 470-471.

24. AMB. *apol. Dav.* 1, 5, 20 (SC 239, p. 96, 14). Théodoret et Hésychius, cités par la Chaîne Palestinienne, SC 189, p. 472-473.

25. Même quand ils ne sont pas répertoriés comme témoins de Mt 18, 11, parce que ce verset n'est pas chez eux immédiatement accolé au récit de Matthieu ; par exemple HIER. *in Ez* 8 (26, 19-21), CC 75, p. 356, 682-685).

26. ORIG. *c. Cels.* 4, 17 (SC 136, 222, 17 sq).

27. ORIG. *hom. Num.* 19, 4 (GCS, p. 184, 16) : «sed hanc ouem pastor bonus, relictis nonaginta nouem in montibus, descendens ad uallem hanc nostram, uallem lacrimarum, et requirens inuenit atque impositam humeris suis, et illi numero qui in superioribus saluus manebat, adiunxit».

28. ORIG. *Jer. cat. fr.* 28 (GCS, p. 212, 20-213, 4).

29. Par exemple CASSIOD. *exp. ps.* 118, 76 (CC 98, 3251-3285).

mort, la mort de la croix". Il descendit sur terre, précisément pour sauver l'unique petite brebis perdue, c'est-à-dire le genre humain» ; *ouicula* : ce diminutif affectif est souvent employé pour notre brebis, tant par Tertullien que par Origène et Jérôme³⁰. La «forma pastoris», dans le *Commentaire sur Ezéchiel* du Stridonien, correspond à la venue cachée du Messie, lors de laquelle s'accomplissent les prophéties du berger en *Ez* 34, 23-24 et *Is* 40, 9-11³¹. Dans l'interprétation symbolique d'Ambroise se superposent l'image du bon Pasteur qui descend de la montagne pour prendre sur ses épaules la brebis et celle du bon Samaritain qui, descendant de Jérusalem à Jéricho, charge l'homme couvert de plaies sur sa monture : deux images de l'homme blessé par le péché, deux images de l'Incarnation³².

II. – LE BERGER QUI REMONTE PORTEUR DE LA BREBIS, FIGURE CHRISTIQUE DU SALUT

A – *Le retour du berger : la Résurrection et l'Ascension du Christ*

La parabole de la brebis perdue ne mentionne pas explicitement le retour du berger vers le troupeau qu'il a laissé sur la montagne. Pourtant, ce retour du berger est mis en relief par bon nombre d'auteurs : le berger portant la brebis sur ses épaules représente pour eux le Christ remontant vers le Père après avoir accompli le mystère de la rédemption.

Ceci est déjà explicite dans l'*Adversus haereses* d'Irénée, où "le signe dans la profondeur et dans la hauteur" que Dieu donne au roi Achaz sans qu'il l'ait demandé (cf *Is* 7, 14) est le mystère du Verbe incarné, que l'homme ne pouvait imaginer : «Il descendit pour nous dans les profondeurs de la terre pour y chercher la brebis perdue, c'est-à-dire son propre ouvrage par lui modelé, et il remonte ensuite dans les hauteurs, pour offrir et remettre à son Père l'homme ainsi retrouvé, effectuant en lui-même les prémices de la résurrection de l'homme. C'était afin que, tout comme la Tête est ressuscitée des morts, le reste du Corps, c'est-à-dire tout homme qui sera trouvé dans la vie, ressuscite»³³. Le berger porteur de la brebis évoque donc ici le Christ ressuscité remontant au ciel, gage de la résurrection de l'homme.

30. HIER. *in Mt* 18, 12 (SC 259, p. 56-57) : «Quidam putant istum esse pastorem qui "cum in forma Dei esset non rapinam arbitratus est esse se aequalem Deo, sed exinaniuit se formam serui accipiens, factus oboediens Patri usque ad mortem, mortem autem crucis", et ob id ad terrena descenderit ut saluam faceret unam ouiculam quae perierat, hoc est humanum genus». *Ouicula* : ORIG. *hom. Jos.* 7, 16 (cf note 35) ; TERT. *paen.* 8, 5 ; HIER. *epist.* 69, 1 (note 66).

31. HIER. *in Is* 11 (40, 9-11), CC 73, p. 458, 44-69.

32. AMBR. *paen.* 1, 6, 27 (SC 179, p. 76, 7) ; *in Lc* 7, 76-77 (SC 52, p. 34).

33. IREN. *haer.* 3, 19, 3 (SC 211, p. 380-381) : ...«descendere in ea quae sunt deorsum terrae, quaerentem ouem quae perierat, quod quidem erat proprium plasma, et ascendere in altitudinem, offerentem et commendantem Patri eum hominem qui fuerat inuentus, primitias

Une telle interprétation n'a pas été inventée par Irénée pour faire pièce aux élucubrations des gnostiques sur la parabole, mais correspond à un enseignement traditionnel. Un passage du traité *Sur la résurrection* de Tertullien suppose que ses lecteurs avaient en mémoire une exégèse de ce type³⁴. Il en va de même pour une des *Homélie sur Josué* d'Origène, où l'Alexandrin renvoie explicitement ses auditeurs à ce qu'ils savent déjà : «As-tu perdu la mémoire au point de ne plus te souvenir du *mystère du Seigneur ? Lui, il a laissé dans les cieux quatre-vingt-dix-neuf brebis, et pour une seule petite brebis qui s'était égarée, il est descendu sur la terre, il l'a trouvée, mise sur ses épaules et l'a remportée dans les cieux*³⁵ ?»

Dans son commentaire de la parabole, Hilaire de Poitiers dit que l'homme, égaré, est ramené dans le monde céleste *in dominico corpore*, c'est-à-dire, (il joue sur le double sens de la préposition *in*), à la fois *sur* le corps du Seigneur (la brebis) et *dans* le corps du Seigneur : lors de l'Ascension, dans l'humanité ressuscitée du Christ, les hommes sont déjà virtuellement ramenés au Père³⁶. Ambroise s'est souvenu de la formule hilarienne quand il a écrit, dans son magistral commentaire des trois paraboles lucaniennes de la miséricorde : «Le Christ vous porte *en son corps*, ayant pris sur lui vos péchés (...). Pasteur, il rapporte (...). La brebis qui s'était égarée en Adam est *relevée* dans le Christ³⁷». Jérôme écrit aussi que Jésus «sur ses épaules rapporta aux cieux la brebis, porteur patient de la pécheresse abandonnée³⁸», et Grégoire le Grand : «Après avoir restauré l'homme, notre Berger est revenu au Royaume céleste³⁹».

resurrectionis hominis in semetipso faciens, ut quemadmodum caput resurrexit a mortuis, sic et reliquum corpus omnis hominis qui inuenitur in uita [...] resurgat». Sur la parabole de la brebis perdue chez Irénée, cf A. ORBE, *Parabolas evangelicas en San Ireneo*, Madrid, 1972, t. 2, p.

34. TERT. *res.* 34, 2 (CC 2, p. 964, 7) : c'est la brebis tout entière qui est portée sur les épaules du bon Pasteur (*totum pecus*, pas l'âme seulement), pour nous montrer que c'est notre être complet qui doit être ramené à la vie. L'utilisation incidente de la parabole dans ce passage laisse entendre que l'interprétation funéraire du Bon Pasteur est fréquente vers 211, c'est-à-dire plus ou moins à l'époque où nous voyons ces représentations se répandre dans les catacombes.

35. ORIG. *hom. Jos.* 7, 16 (SC 71, p. 212-213) : «Sic immemor es dominici sacramenti, ut, cum ille derelictis nonaginta nouem in caelestibus propter unam ouiculam quae errauerat, ad terras descenderit et inuictam reuictauerit humeris suis ad caelum...»

36. HIL. *in Mt* 18, 6 (SC 258, p. 80, 11-14) : «in domini corpore».

37. AMBR. *in Lc* 7, 208-209 : «Christus te suo corpore uehit, qui tua in se peccata suscepit (...); quasi pastor reuehit (...); redemptor subuenit(...). Ouis illa quae perierat in Adam releuatur in Christo».

38. HIER. *c. Joh. Hier.* 4 (PL 23, 358) : «suis humeris portauit ad caelos *baiulans* et patiens *delicatum* peccatricem». Il faut probablement lire «baiulus» et «derelictans», car c'est une citation de TERT. *pat.* 12, 6 (SC 310, p. 102, 25).

39. GREG. M. *in euang.* 34, 3 (PL 76, 1247).

Augustin, quant à lui, met davantage l'accent sur la résurrection, quand il dit que «le berger possède la brebis par sa résurrection»⁴⁰. En fait, l'Ascension est l'achèvement du mouvement de la Résurrection depuis la théologie judéochrétienne, et Pierre Chrysologue unit encore les deux thèmes : pour lui, le Christ, ayant chargé ses épaules de la brebis «tout joyeux de la joie de la résurrection, l'a portée et ramenée par l'Ascension jusqu'à la demeure céleste⁴¹». Un sermon africain du V^e siècle, tout entier consacré à la brebis perdue, et qui serait de l'école d'Augustin, selon J. Leclercq, insiste fortement sur ce thème : Jésus a placé la brebis sur ses épaules lors de l'Ascension, «ainsi qu'il est écrit : "Montant dans les hauteurs, il a pris les prisonniers, il a fait des dons aux hommes"(Eph 4, 8). Comment a-t-il fait des dons aux hommes ? En enlevant au ciel la chair de l'homme, il a fait à tous sans exception un riche cadeau. Car, depuis que nous savons que le corps du genre humain est au ciel, nous croyons que tous, dans le futur, nous recevrons cette éternité que notre corps a déjà reçue dans le Christ⁴².»

Alexandrie, Gaules, Italie du Nord, Afrique : cette interprétation est donc répandue. En certaines Églises, elle a la liturgie pour vecteur. En Cappadoce, au IV^e siècle, le *Ps* 23 (22) («Le Seigneur est mon berger») était lu lors de la fête de l'Ascension ; on ignore s'il en allait de même pour notre parabole ; ce qui est sûr, c'est que Grégoire de Nysse rapproche les trois thèmes, Ascension, Christ berger, retour de la brebis perdue (sur le char d'Élie !) : le Christ, dit-il, s'adressant dans un sermon prêché lors de cette fête à la brebis perdue qu'est l'homme, est venu «t'arracher au gouffre du péché et, au moyen du char du Royaume, te conduire à la montagne par son Ascension⁴³». Quant à la relation entre la parabole du berger et la Résurrection, elle est d'autant plus naturelle que le *Psaume* 23 (22), que l'on apprenait par cœur aux néophytes, était chanté lors de la Vigile pascale⁴⁴. On lit encore dans le *Missel Gothique* d'Autun ce début de prière : «O nuit (pascale), où la brebis est ramenée sur les épaules du bon berger...⁴⁵»

40. AVG. *en. ps.* 99, 15 (CC 39, p. 1403, 19-24) : «qui resurgens possedit ouem» (cf note 74).

41. PETR. CHRY. *ser.* 168 (CC 24 B, p. 1034, 74-77) : ...«gaudens toto resurrectionis gaudio per ascensum ad caelestem tulit et pertulit mansionem».

42. PS. QVODVULTD. *ser.* (PLS 3, 316) : «Quando super humeros imposuit ? Quando ad caelum utique maiestatis suae subuectionem portauit, sicut scriptum est : "Ascendens in altum captiuam cepit captiuitatem, dedit dona hominibus". Quomodo dedit dona hominibus ? Quia in eo quod humanam carnem ad caelum sustulit, omnes omnino homines diuina remuneratione ditauit. Ex quo enim humani generis corpus scimus in caelo, omnes nos illam aeternitatem accepturos credimus in futuro, quam corpus nostrum iam accepit in Christo». Je renonce à traduire la bizarre expression «maiestatis suae subuectionem portauit», où je soupçonne une erreur du manuscrit.

43. GREG. NYSS. *ascens.* (éd. Jaeger, t. 9, p. 323, 20 - 324-22).

44. Cf note 8.

45. P. DE PUNIET, *Le symbole du pasteur dans la liturgie*, dans *Eph. Liturg.* 53, 1939, p. 285.

B – *La brebis réintégrée dans le troupeau : le retour à la vie*

Ainsi, le berger portant la brebis sur ses épaules dit notre Rédemption. Du Psalmiste qui chante (*Ps* 118, 176) : «J’ai erré comme une brebis perdue ; donne la vie à ton serviteur» (ou : «viens chercher ton serviteur» : LXX)⁴⁶, Hilaire écrit : «Il a hâte d’être ramené sur les épaules de son pasteur, comme la brebis égarée et perdue, pour que son accueil dans le ciel par son sauveur, pasteur éternel, donne des joies éternelles aux anges. En effet, le Fils de l’homme est venu sauver ce qui était perdu...⁴⁷». Pour Bède, qui s’inspire probablement de ce passage d’Hilaire, le *Ps* 118, 176 est accompli lors de l’Incarnation⁴⁸.

L’interprétation la plus ancienne, celle d’Irénée, voit simplement dans le retour de la brebis perdue le retour de l’homme à la vie : «Il a recouvré (ou : rétabli) la brebis perdue et l’a réintégrée avec allégresse dans le troupeau de la vie⁴⁹». Pour l’évêque de Lyon, le «troupeau de la vie» désigne les hommes sauvés et non les anges⁵⁰. Des auteurs ultérieurs parlent aussi de la brebis ramenée à la vraie vie, «à la vie d’en-haut», sans plus de détails⁵¹.

Mais on sait les Anciens friands de symbolique des nombres. Déjà au IInd siècle, les gnostiques accordaient une signification symbolique aux nombres de la paraboles ; cent, chiffre complet, est la marque du Plérôme, qui, par la chute, a été réduit à quatre-vingt-dix-neuf : «les quatre-vingt-dix-neuf brebis du salut qui n’ont pas été perdues, mais sont demeurées dans la bergerie⁵²».

Pour Origène, les brebis demeurées sur la montagne sont «les créatures rationnelles», c’est-à-dire, de son point de vue, les puissances angéliques et les âmes préexistantes, et la brebis égarée et ramenée «à la bergerie de la

46. La différence entre la Septante et la *Vetus Latina* est soulignée par AMBR. in *Ps* 118, 22, 27 (CSEL 62, p. 502, 11-15).

47. HIL. in *ps.* 118, 176 (SC 347, p. 302, 4-9) : «Referri enim se errandam ac perditam ouem pastoris sui humeris festinat, ut per salvatorem suum aeternumque pastorem in caelo angelis aeterna gaudia praebeat se recepta. “Filius enim hominis uenit saluare quod perierat”, “missus ad oues perditas domus Israel”».

48. BED. in *Lc* 1 (2, 18), CC 120, p. 55, 1409-1414) : joie des bergers à l’annonce des anges, parce qu’ils voient l’accomplissement du *Ps* 118, 176.

49. IREN. *haer.* 5, 12, 2 (SC 153, p. 206-207) : «in nouissimis temporibus perditos exquisiuit nos, suam lucrificans et super humeros assumens ouem perditam et cum gratulatione in cohortem restituens uitae». Sur la traduction de *lucrificans*, cf A. ORBE, *Parabolas...*, 2, p. 172.

50. A. ORBE, *Parabolas*, 2, p. 174-175 ; idée qu’on retrouvera chez Bède : BED. in *I Sam.* 3 (16, 11), CC 119, p. 140, 145-157).

51. *Ps.* CYPR. *centes.* 10 (PLS 1, 56) : «ad superna reuocatum». ; RUF. *epiph.* 14 (CSEL 46, 1, p. 101, 25 sq) : «reuocavit te ad supernam et caelestem uitam».

52. IREN. *haer.* 2, 24, 6 (SC 263, p. 248-249) ; HIPPOCR. *refut.* 6, 52, 5 (GCS, p. 185, 6).

perfection⁵³». La même expression (les créatures rationnelles) revient encore chez Didyme, Grégoire de Nysse, Eunome, Cyrille d'Alexandrie et chez l'auteur du *De recognitione fidei*, mais il est probable qu'ils en restreignent le sens aux seuls anges⁵⁴.

Selon Méthode d'Olympe, le Christ est le berger de toutes les créatures célestes, et l'homme, à l'origine, appartenait au troupeau céleste, qui comptait un nombre parfait de brebis : cent. Sur la montagne («il faut en effet penser que les montagnes figurent les cieux»), les quatre-vingt-dix-neuf brebis figurent, en face de l'humanité entraînée dans la chute, les anges⁵⁵. La même interprétation revient chez Hilaire, Ambroise, Augustin, l'Épiphane latin, et jusque chez Isidore de Séville⁵⁶. Le retour au nombre cent, symbole de la plénitude, marque donc l'achèvement de l'économie du salut⁵⁷. Ainsi s'exprime Grégoire de Nysse : «Il est venu chercher et sauver ce qui était perdu, et, le prenant sur ses épaules, rétablir ce qui avait péri à cause de la vanité des choses sans existence réelle au milieu de ce qui est vraiment, afin que le nombre de la création de Dieu retrouve son harmonie⁵⁸».

C – La brebis sur les épaules : l'humanité sauvée

La tradition d'interprétation de la parabole est quasi unanime sur ce point : la brebis que le berger ramène sur ses épaules figure l'humanité tout entière. Elle est «l'homme», Adam, «son propre ouvrage par lui modelé» pour Irénée ou l'Épiphane latin⁵⁹, ou encore «l'âme humaine», pour Jérôme et Augustin⁶⁰.

Origène insiste sur le fait que la brebis unique portée par le Christ est la figure du Corps du Christ : «Comme plusieurs corps sont un seul corps (selon *I Co* 12, 27, qu'il vient de citer), plusieurs brebis qui étaient perdues sont une

53. ORIG. *hom. Gen.* 2, 5 (SC 7b, p. 100, 24-31) : «totius rationabilis creaturae continens sacramentum» ; 9, 3 (p. 250, 54) : «ad supernum perfectionis ouile revocatum».

54. Didyme : Chaîne Palestinienne, SC 189, p. 470-473. GREG. NYSS. *antirr. adv. Apoll.* 16 (PG 45, 1153) ; CYRIL. A. *in Lc* 15, 4 (PG 72, 797-800) ; *rec. fid.* (GCS, p. 167, 24).

55. METH. *conviv.* 3, 5-6 (SC 95, p. 100-101).

56. HIL. *in Mt* 18, 6 (SC 258, p. 80, 9-10) ; *myst.* 1, 8 (SC 19 b, p. 106-109) ; AMBR. *in Lc* 7, 210 (SC 52, p. 88) ; AVG. *en. ps.* 8, 12 (CC 38, p. 55, 24-28) ; *coll. Maxim.* (PL 42, 727) ; EPIPH. *interpr. ev.* (PLS 3, 867) ; ISID. *alleg.* 173 (PL 83, 121).

57. AMBR. *in ps* 118, 21, 3 (CSEL 62, p. 489, 29). PETR. CHRY. *ser.* 168, 5 (CC 24 B, p. 1033, 58-67).

58. GREG. NYSS. *in eccl.* 2 (Jaeger, t. 5, p. 305, 1-13).

59. IREN. *dem.* 33 (SC 62, p. 83) ; 5, 12, 2 (SC 153, p. 150-151) etc ; EPIPH. Lat. *interpr. evang.* (PLS 3, 867).

60. HIER. *in Mich.* 1 (4, 1-7), CC 76, p. 471, 183-185) ; AVG. *div. quaest.* 83 (65), BA 10, p. 230-231).

seule brebis⁶¹». Hilaire a repris l'idée : «La brebis unique doit s'entendre de l'homme, et sous l'homme unique, il faut voir l'ensemble des hommes⁶²». Ambroise le redira à travers les catégories rhétoriques de *genus/species* (l'exégèse chrétienne n'a pas attendu les *Règles* de Tyconius pour en user) : «Cette brebis est unique quant au genre, non spécifiquement, car, "tous, nous ne formons qu'un seul corps (*I Co* 10, 17), mais beaucoup de membres, c'est pourquoi il est écrit : "Vous êtes le Corps du Christ, et membres de ses membres" (*I Co* 12, 27). Car le Fils de l'homme est venu pour sauver ce qui avait péri (*Lc* 19, 10), c'est-à-dire tous, puisque, "comme tous meurent en Adam, de même, dans le Christ, tous reçoivent la vie"⁶³». La même idée reparait explicitement, chez les Latins sous la plume de Jérôme, chez Augustin, Pierre Chrysologue, dans le sermon africain sur la brebis perdue et chez Cassiodore⁶⁴, et dans le monde grec, chez Cyrille de Jérusalem, Grégoire de Nysse et Théodoret⁶⁵.

Ce qui est dit du Corps mystique est évidemment valable pour chacun de ses membres, mais il s'agit toujours alors d'un développement secondaire, ainsi qu'il ressort d'une phrase de Jérôme : «Tous les membres de la petite brebis égarée ont été portés par le bon pasteur⁶⁶». L'exégèse christologique et ecclésiale de la parabole est première, les interprétations personnelles (pénitentielles ou baptismales) en dérivent ; dans ces dernières, le berger est souvent le responsable de la communauté, le troupeau est l'Église, et la brebis égarée le pécheur. La parabole est alors utilisée dans des exhortations aux chefs des Églises pour stimuler leur zèle pastoral ou leur souci des *lapsi*⁶⁷.

61. ORIG. *hom. Ez.* 4, 6 (SC 352, 178, 8-12) : «Quomodo enim unum corpus plura sunt corpora, et una ouis plures oues quae perierant...»

62. HIL. *in Mt* 18, 12 (SC 258, p. 80, 6) : «Ouis una homo intelligendus est et sub homine uno uniuersitas sentienda est».

63. AMBR. *in Lc* 7, 209 (SC 52, p. 87) : «Ouis illa genere est una, non specie ; "unum enim omnes corpus sumus" sed multa membra, et ideo scriptum est : "uos autem corpus estis Christi et membra ex membris eius. "Venit itaque filius hominis saluum facere quod perierat, omnes scilicet, quia sicut in Adam omnes moriuntur, ita in Christo omnes uiuificantur"».

64. HIER. *in Mt* 18, 12 : cf note 30. AVG. *ser.* 37, 2 (CC 41, 448, 44) : la brebis sur les épaules du berger est assimilée à la ville sur la montagne de la parabole de la lampe ; *pec. mer.* 1, 27, 54 (CSEL 60, 25) ; PETR. CHRYS. *ser.* 168, 6 (CC 24 B, p. 1033, 69-70) ; Ps. AVG. *ser.* (PLS 3, 316) ; CASSIOD. *exp. ps.* 118, 176 (CC 98, 3265-3269).

65. CYRIL. H. *cat.* A 15, 24 (Rupp, p. 188, 14). Pour Cyrille d'Alexandrie et Grégoire de Nysse, voir les références de la note 44. Théodoret : Chaîne palestinienne, SC 189, p. 472-473.

66. HIER. *epist.* 69, 1 (éd. Labourt, t. 3, p. 192) : «Cuncta ouiculae membra portata sunt».

67. TERT. *pud.* 13, 7 (CC 2, p. 1304, 30) ; CYPR. *epist.* 55, 15, 1 (Bayart, p. 140) ; Ps. CYPR. *nouat.* 15, 1 (CC 4, p. 149, 1-4) ; *coll. Avell.*, CSEL 35, 1, p. 121, 4-5 ; *const. apost.* 2, 20, 8 (SC 320, p. 202, 54, 62). Sur le lien entre le thème du bon Pasteur et de la pénitence, cf E. DASSMANN, *Sündenvergebung durch Taufe, Busse und Martyrerverbitte in den Zeugnissen frühchristlichen Frömmigkeit und Kunst*, Münster, 1973, p. 331-339.

III. – LE BERGER QUI PORTE LA BREBIS, FIGURE DE LA PASSION DU DIEU FAIT HOMME

A – *La descente du berger, la Passion et la Descente aux Enfers*

A l'origine, c'est sur le mouvement de descente et de remontée que s'est concentrée l'exégèse. Toutefois, le salut accordé par le Christ l'est moyennant la Passion, et l'idée est présente dès l'œuvre d'Irénée, où la descente du Verbe va jusqu'à la descente aux Enfers : le Christ est «descendu dans les profondeurs de la terre pour y chercher la brebis perdue⁶⁸». La descente aux Enfers est évidemment liée à la Passion.

Selon Irénée, qui semble se souvenir que Marc et Matthieu voient dans la Passion l'accomplissement de la prophétie de Zacharie : «Je frapperai le berger...»), c'est sur la croix et par la descente aux Enfers que le Christ berger constitue le troupeau du Père : «Mené comme un agneau à l'égorgement, par l'extension de ses mains il a détruit Amalech, et rassemblé des extrémités de la terre dans le bercail du Père les enfants dispersés ; il s'est souvenu de ses morts qui s'étaient endormis dans les temps antérieurs et est descendu vers eux pour les sauver et les libérer⁶⁹».

Le lien établi entre le Christ berger et la descente aux Enfers paraît remonter aux toutes premières générations chrétiennes, car dans le *Psaume 23* (22), la «vallée de l'ombre» où le Berger divin préserve l'homme de la mort évoquait anciennement la descente aux Enfers⁷⁰. Que ces conceptions aient survécu au cours des siècles nous est prouvé par le sermon africain sur la brebis perdue dont il a déjà été question ; son auteur, qui pourrait s'inspirer de l'Irénée latin, écrit en effet : «Quand le Christ est-il allé à la recherche de la brebis, sinon quand il est descendu du ciel ? Quand l'a-t-il trouvée ? Quand il est descendu aux Enfers⁷¹».

Après Irénée, on insiste plutôt sur la Passion que sur la descente aux Enfers. Pour Jérôme, c'est à la croix que le Christ réunit la brebis perdue (les êtres terrestres) avec les êtres célestes (les anges, figurés par le reste du troupeau), et ainsi «fait la paix par le sang de sa croix»⁷². «Le Fils de Dieu, écrit-il encore, a subi les coups, la croix et le fouet à cause d'une seule brebis malade,

68. IREN. *haer.* 3, 19, 3 : note12.

69. IREN. *haer.* 4, 33, 1 (*SC* 100, p. 805) ...«sicut ouis ad uictimam adductus, et per extensionem manuum dissoluens quidem Amalech, congregans autem dispersos filios a terminis terrae in ouile Patris, et commemoratus mortuorum suorum qui ante dormierant et descendens ad eos uti erueret eos ac saluaret eos».

70. J. DANIELOU, *Études d'exégèse judéo-chrétienne (Les testimonia)*, Paris, 1966, p. 142.

71. PS. QUODVULTD. *ser.* (*PLS* 3, 316) : «Videamus ergo quando primum inquisierit. Quando, nisi cum descenderit e caelo ? Quando inuenit ? Scilicet quando ad inferna descendit».

72. HIER. *in Eph.* 1 (2, 15), *PL* 26, 474 ; cité par RVF. *apol. c. Hier.* 1, 40 (*CC* 20, p. 75, 48-51).

laissant les quatre-vingt-dix-neuf autres sur la montagne⁷³». Augustin dit de son côté que le Seigneur «rapporte sur ses épaules la brebis rachetée par son sang. Il est mort avec confiance pour la brebis, le berger qui possède la brebis par sa résurrection⁷⁴». «Dans les derniers temps, est-il dit dans l'Épiphane latin, notre Seigneur est venu pour chercher l'homme qu'il avait créé, c'est-à-dire pour faire passer de la mort à la vie tout le genre humain. Car pour nous il est allé à la mort, pour donner la vie à ceux qui étaient morts⁷⁵».

Basile de Césarée, quant à lui, semble encore songer à la descente aux Enfers quand il écrit que la Mort a fait paître les hommes (*Ps* 48, 15) jusqu'au moment où est venu le vrai Berger qui a donné sa vie pour ses brebis et les a tirées du cachot de la mort⁷⁶.

Il est en tout cas remarquable qu'à propos de la Passion aucun de ces auteurs, en dehors de Basile, ne se réfère à *Jean* 10 (le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis), mais que tous ont en tête une explicitation de la parabole synoptique, devenue, selon le mot de l'auteur africain du *De centesima* (Ps. Cyprien), une «parabola passionis»⁷⁷.

B – La brebis malade et le péché du monde

A partir du IV^e siècle, l'image du berger criophore tend à se charger d'une signification nouvelle : on insiste sur le fait que, si le berger doit porter la brebis, c'est qu'elle est fatiguée, blessée ou malade ; elle porte les stigmates de ses errances, c'est-à-dire du péché : *ouis lassa* (Ambroise), *lassa atque fatigata* (Quodvultdeus)⁷⁸. Quant à Jérôme, dans les très nombreuses allusions qu'il fait à notre parabole, il qualifie presque systématiquement la brebis d'*ouis morbida*⁷⁹. C'est la brebis «languissante du fait de ses péchés», «que sa trop grande faiblesse empêche de marcher», car, dit-il (et c'est une citation de

73. HIER. c. *Ioh. Hier.* 4 (*PL* 23, 358) : *Dei filius propter unam morbidam ouem, nonaginta nouem in montibus derelictis, alapas, crucem, flagella sustinuit*.

74. AVG. *en. ps.* 99, 15 (*CC* 39, p. 1403, 19-24) : «reportat in humeris suis redemptam sanguine suo. Securus mortuus est pastor pro oue, qui resurgens possidet ouem».

75. EPIPH. lat. *interpr. evang. PLS* 3, 867 : «In nouissimo enim tempore uenit Dominus noster quaerendo hominem quem fecerat, id est, ut omne hominum genus reuocaret de morte ad uitam. Nam pro nobis ad mortem accessit, ut nos mortuos uiuificaret».

76. BASIL. *hom. ps.* 48, 9 (*PG* 29, 452).

77. PS. CYPR. *centes.10 (PLS* 1, 57 : «hanc similitudinem Passionis».

78. A. ORBE, *Parabolas...*, 2, p. 158, souligne à juste titre qu'il y a souvent équivalence pratique entre la brebis malade et la brebis perdue. AMBR. *in ps.* 118, 15, 24 ; 118, 20, 33 (*CSEL* 62, p. 342, 22 et 461, 4-8) ; QUODVULTD. *ser.* 2, 13 (*PLS* 3, 297).

79. Presque toutes les occurrences de *morbidus* chez Jérôme se réfèrent à la brebis perdue (Thesaurus Hieronymianus).

Tertullien), «elle avait beaucoup souffert du fait de ses errances⁸⁰». Chez Augustin, la brebis incapable de marcher et de revenir toute seule à la bergerie rappelle que, sans la grâce, l'homme ne peut en aucune façon être sauvé⁸¹.

La brebis représente donc «notre nature pécheresse», comme le dit Fulgence⁸². C'est la nature humaine blessée, qu'Ambroise se représente indifféremment sous les traits de l'homme à demi-mort de la route de Jéricho, qui est ramené sur la monture du bon Samaritain, ou comme la brebis égarée sur les épaules du berger⁸³. Porter la brebis devient sous sa plume synonyme de porter le péché du monde : «“Il porte nos péchés et souffre pour nous”(Is 53, 4). Le berger a placé la brebis fatiguée sur ses épaules», et encore : «Le Christ vous porte en son corps, ayant pris sur lui vos péchés»⁸⁴. Grégoire le Grand dira aussi qu'«il a placé la brebis sur ses épaules, parce que, prenant la nature humaine, il a porté nos péchés⁸⁵».

Il est tentant de penser que la fresque de la catacombe des Jordans, où le berger porte une brebis très mal en point (contrairement aux habitudes), est influencée par cette tradition.

C – La brebis sur «les épaules de la croix»

L'image de la brebis sur les épaules du Christ se superpose parfois à celle du Christ en croix : «Les épaules du Christ sont les bras de la croix : c'est là que j'ai déposé mes péchés, c'est sur le noble cou de ce gibet que j'ai reposé», écrit Ambroise⁸⁶. Et encore : «Place la brebis lasse, ô bon pasteur, sur tes épaules, la croix⁸⁷».

A l'origine de cette interprétation, il y a une exégèse très ancienne, attestée chez Justin, Irénée, Tertullien et Hippolyte, selon laquelle il faut voir dans le verset 9, 5 d'Isaïe («le pouvoir est sur ses épaules») une prophétie de la

80. «Peccatis languida» : HIER. *c. Ioh. Hier.* 34 (PL 23, 386) ; *in Mt* 18, 12 (SC 259, p. 56, 122) : «propter nimiam infirmitatem ambulare non poterat» ; *epist.* 21, 39 (CSEL 54, p. 138, 18) : «Multum enim errando laborauerat» (= TERT. *paen.* 8, 5 (SC 316, p. 178, 21).

81. AVG. *en. ps.* 77, 24 (CC 39, p. 1085, 6-12 ; *en. ps.* 69, 6 (p. 936, 11-16).

82. FVLG. R. *ad Trasumundum*, 1, 9, 1 (CC 91, p. 105, 335-355) : «hanc ouem in qua peccatoris hominis natura signatur».

83. AMBR. *in Lc* 7, 76 (SC 52, p. 34).

84. *Ibid.* : «“Hic peccata nostra portat et pro nobis dolet”(Is 53, 4). Et pastor imposuit ouem lassam super humeros suos».

85. GREG. M. *in euang.* 34, 3 (PL 76, 1247) : «Ouem in humeris suis imposuit, quia humanam naturam suscipiens peccata nostra ipse portabat».

86. AMBR. *in Lc* 7, 209 (SC 52, p. 87) : «Gaudeamus igitur quoniam ouis illa quae perierat in Adam, leuatur in Christo. Umeri Christi crucis brachia sunt» ; *ibid.* 7, 208 (p. 87) : «Christus te suo corpore uehit, qui tua in se peccata suscepit».

87. AMBR. *in ps.* 118, 20, 33 (CSEL 62, p. 461, 4-8) : «...«ouem lassam cruci suae humeris superponens».

croix⁸⁸. Ce texte est d'ailleurs explicitement invoqué par Ambroise dans son commentaire du *Ps* 118, 176 («J'ai erré comme une brebis perdue») : «Tu reconnais là le mystère de la brebis lasse qui est recréée, parce que la condition humaine, dans son accablement, ne peut être recréée que par le mystère de la Passion et du sang de Jésus Christ "dont la principauté est sur les épaules" ; car, sur sa croix, il a porté nos infirmités, afin d'y anéantir les péchés de tous⁸⁹». Selon A. Orbe, l'image du Sauveur qui charge la brebis sur ses épaules signifierait probablement déjà chez Irénée l'application de la puissance de la croix à l'homme perdu⁹⁰.

Quoi qu'il en soit, l'interprétation, qui revient plusieurs fois chez Ambroise, ne lui est pas propre ; elle se retrouve chez Pierre Chrysologue, ainsi que chez Isidore de Séville⁹¹. L'image n'est pas non plus spécifique du monde occidental. Grégoire de Nazianze écrit en effet que le Christ a mis la brebis égarée «sur ses épaules où il y avait aussi le bois», confondant ainsi l'image du berger porteur de la brebis et celle d'Isaac chargé du bois du sacrifice⁹². Chez Augustin, dont s'inspire Prosper d'Aquitaine, la Passion est plutôt évoquée par la figure du berger qui se déchire dans les ronces où il va rechercher la brebis⁹³.

D – *Le berger et la brebis : le Christ en ses deux natures*

Dans l'interprétation primitive de la parabole, le berger est le Christ et la brebis figure l'humanité qu'il est venue sauver. Selon une autre interprétation, secondaire par rapport à la précédente, la brebis ne représente plus l'homme pécheur, mais la nature humaine que le Verbe a assumée pour mourir pour nos péchés, et donc, le berger porteur de la brebis évoque le Verbe de Dieu incarné. Ceci paraît propre au domaine grec. A l'origine, il y a l'idée, conforme à l'imagerie du Nouveau Testament, que le Christ est non seulement berger, mais aussi agneau. On voit déjà chez Méliton de Sardes que l'agneau, animal sacrificiel, est assimilé à la nature humaine du Christ, tandis que le berger figure sa nature divine ; pareille interprétation est fréquente à propos

88. JUST. *1 apol.* 35, 2 (Archambault, p. 70-71) ; IREN. *dem.* 56 (SC 62, p. 119) ; TERT. *marc.* 3, 19, 2 (CC 1, p. 533, 7-16) ; HIP. *ben.* (PO 27, p. 166). Cf J. DANÉLOU, *Théologie du judéochristianisme*, Paris, 1958, p. 296.

89. AMBR. *in ps.* 118, 21, 3 (CSEL 62, p. 489, 29) : «Agnoscis utique mysterium, quomodo ouis lassa reficiatur, quia non potest aliter humana condicio lassa recreari nisi sacramento dominicae passionis et sanguinis Jesu Christi, "cuius principatus super humeros eius ; in illa enim cruce infirmitates nostras portavit, ut ibi omnium peccata vacuaret».

90. A. ORBE, *Parabolas...*, p. 174, n. 197.

91. PETR. CHRYS. *ser.* 168 (CC 24 B, p. 1034, 75) : «in crucem leuans humeris suae imposuit passionis» ; ISID. *alleg.* 173 (PL 83, 121) : «crucis suae humeris».

92. GREG. NAZ. *in sanctum Pascha* 26 (PG 36, 657-660).

93. AVG. *en. ps.* 118, *ser.* 32, 7 (CC 40, p. 1775, 8-10) ; PROSPER, *in ps.* 118, 176 (CC 68 A, p. 1201, 1209).

de Gn 22, où le bélier offert par Abraham à la place d'Isaac représente l'humanité du Christ, tandis qu'Isaac figure sa divinité⁹⁴.

Dans nos textes, l'application de cette idée à la parabole du berger n'est explicite qu'au IV^e siècle, mais elle semble déjà à l'arrière-plan du passage du *Banquet* où Méthode d'Olympe traite de la parabole : «Le Seigneur prit en charge <l'homme-brebis> et s'enveloppa de lui» ; l'image du Seigneur prenant la brebis sur ses épaules se superpose à celle du Fils qui endosse l'humanité comme un vêtement, ainsi qu'il est dit quelques lignes plus bas : «l'homme a été pris pour instrument et vêtement du Fils unique⁹⁵».

Cette interprétation est particulièrement fréquente chez Grégoire de Nysse. «Prenant sur lui la brebis, le berger est devenu un avec elle», écrit-il ; «la brebis assumée sur les épaules du berger, c'est-à-dire dans la divinité du Seigneur, devient une avec lui, parce qu'il s'en est chargé⁹⁶». Ailleurs, il précise que le Christ est «brebis en celui qu'il a assumé, berger en celui qui assume⁹⁷». Le berger porteur de la brebis est donc devenu chez lui une figure de l'union des deux natures. Contre Apollinaire, il soulignera que le Seigneur a porté la brebis vivante, et pas seulement une peau de brebis, c'est-à-dire non seulement un corps d'homme, mais «ce qu'il y a dedans», entendons : l'âme ; le même argument revient dans la réfutation de l'anoméen Eunome⁹⁸.

Dans la ligne de cette interprétation, c'est en se faisant brebis que le berger peut attirer à lui tout le troupeau des hommes. «Tous, écrit Cyrille d'Alexandrie, comme des brebis, nous avons erré ; c'est pourquoi il a été mené à la mort comme une brebis, et, comme un agneau, est resté muet devant les tondeurs. Comme le berger, quand il voit ses brebis dispersées, en prend une et l'amène vers le pâturage de son choix, attirant ainsi toutes les autres, de même, le Verbe Dieu, quand il a vu le genre humain errant, a pris la forme d'esclave et, se l'étant unie, il a par cette forme attiré à lui toute l'humanité, conduisant vers le pâturage divin les brebis qui paissaient mal et étaient exposées aux loups. Voilà pourquoi notre Sauveur a pris notre nature, a subi la Passion et est ressuscité⁹⁹». Le thème de la brebis plus docile qui attire les

94. MEL. S. fr. 14 (SC 123, 238) ; cf aussi ORIG. *hom. Gen.* 8, 6 ; 8, 9 ; 14, 1 (SC 7b, p. 224-225 ; 230, 231 ; 334, 335). FR. NICOLASCH, *Das Lamm als Christussymbol in den Schriften der Väter*, Vienne, 1963, p. 161.

95. METH. *conviv.* 3, 6 et 7 (SC 95, p. 102, 20 et 23 ; 102, 2).

96. GREG. NYSS. *c. Apoll.* 16 (Jaeger, t. 3, 1, p. 152, 21 et 8-10).

97. GREG. NYSS. *antirr.* 16 (PG, 45, 1153) ; texte anépigraphé cité par B. CORDIER, *Catena sexaginta quinque graecorum patrum in Sanctum Lucam*, Anvers, 1628, p. 382.

98. GREG. NYSS. (cf note 96) : p. 152, 7 ; *refut. c. Eunom.* 175 (Jaeger, t. 2, p. 386, 4-10) ; cf aussi THEOD. MOPS. *hom. cat.* 5, 11 (éd. Tonneau, *Studi e Testi* 145, p. 115, 3-6). APOLL. *epist. ad Dion.* A, 10 (Lietzmann, p. 261, 2) ; 2, 13, 3-5 (Flemming-Lietzmann, p. 35).

99. CYR. A. *incarn. dom.* 28 (PG 75, 1468).

autres pour les ramener dans le bon chemin réapparaît chez Eusèbe d'Émèse et dans un texte faussement attribué à Jean Chrysostome¹⁰⁰.

L'exégèse qui voit dans le berger porteur de la brebis une figure de l'Incarnation du Verbe rejoint celle qui voit en lui une figure de la Passion. Car, dans la statuaire antique, le criophore était souvent un offrant, qui conduisait la victime sacrificielle à l'immolation. Dans un passage de la *Théophanie* (syriaque), Eusèbe de Césarée voit dans le Christ «la victime mise à mort pour tout le troupeau des hommes», «la brebis immolée pour toute la race des hommes», ce qui implique que celui qui est l'agneau est aussi le berger. La suite du texte superpose l'image du berger porteur de la brebis et celle du grand-prêtre qui l'immole. C'est la nature humaine («l'instrument» qu'est le corps assumé par le Verbe) qui est figuré par la brebis, tandis que la nature divine est représentée par le grand-prêtre, – qui, dit Eusèbe, arrache à la mort et entraîne dans les hauteurs notre nature mortelle et l'y établit comme prémices de la rédemption¹⁰¹ : on mesure tout ce que ce texte doit à l'interprétation traditionnelle de la parabole.

Eusèbe d'Émèse reprend l'idée en une formulation très ramassée : le Christ est mort pour nous, «le berger a apporté la brebis, le prêtre a apporté le sacrifice, il s'est donné lui-même pour nous¹⁰²».

Le berger portant la brebis est ainsi devenu dans le domaine grec une figure du Christ vrai Dieu et vrai homme, prêtre et victime : interprétation sans nul doute secondaire et qui n'a guère de parallèle en Occident.

* *
*

Ainsi, la parabole de la brebis perdue évoque d'abord pour les Anciens «le mystère du Seigneur» ou «le mystère de la Passion du Seigneur», ou encore «le mystère du salut»¹⁰³, et cette exégèse se transmettra dans le haut Moyen-Âge, chez Grégoire le Grand et Isidore de Séville. Partant du texte de Luc, Grégoire verra plutôt l'Ascension dans le verset : «De retour chez lui, l'homme invite ses amis et ses voisins» (*Lc* 15, 7), mais, pour le reste, c'est bien une figure de l'Incarnation, du salut par la Passion et de l'Ascension qu'il voit dans notre parabole¹⁰⁴. Isidore, à son habitude, résume fort bien la teneur de l'enseignement classique sur la brebis perdue dans ses *Allégories* : «L'homme possédant cent brebis qui les abandonne pour chercher la brebis perdue et qui, lorsqu'il l'a trouvée, la ramène sur ses épaules, est une figure du

100. EVS. EM. *de post. et fid.* 2, 4 (Buytaert, 1, p. 324, 12-16) ; PS. IOH. CHRY. *ser.* (PG 61, 745).

101. EVS. *theoph.* 3, 59 (GCS, p. 154, 15-155, 26).

102. EVS. EM. *de arbitr. et uolunt.* 4 (Buytaert, 1, p. 35, 8-14) ; cf Théodoret de Cyr : PG 83, 313.

103. ORIG. *hom. Jos.* 7, 6 (SC 71, p. 212) ; PS. CYPR. *centes.* 10 (PLS 1, 57) ; AMBR. *in ps.* 118, 21, 3 (CSEL 62, p. 489, 31) ; GREG. NYSS. *c. Apoll.* 16 (Jaeger, t. 3, 1, p. 151, 30).

104. GREG. M. *in euang.* 34, 3 (PL 76, 1247).

Christ qui, abandonnant au ciel les milliers d'anges, a retrouvé, parmi les nations, en bon pasteur qu'il est, la brebis qui avait péri en Adam, et l'a rapportée au paradis sur les épaules de sa croix¹⁰⁵».

La grande antiquité de l'interprétation que nous avons dégagée (elle est antérieure à Irénée), son universalité (on la trouve tant en Orient qu'en Occident) et sa persistance jusqu'à une époque tardive, montrent qu'elle n'est pas le fait de quelques individus isolés, mais est représentative d'un enseignement ecclésial courant. Quand Jérôme parle en exégète, soucieux du contexte, et notamment du verset qui conclut la parabole, il considère que la parabole a une signification pénitentielle et s'adresse aux Scribes et aux Pharisiens qui refusaient le pardon aux pécheurs et aux publicains¹⁰⁶. Mais, le reste du temps, dans la très grande majorité des cas, il suit l'interprétation christologique courante de la parabole.

L'existence d'un tel enseignement, la fréquence avec laquelle revient partout l'idée que les chrétiens sont les brebis du Christ, tout cela rend peu vraisemblable que les représentations chrétiennes de bergers aient seulement évoqué pour les chrétiens qui les contemplaient des images de vie idyllique, de salut un peu vague, ou encore de "philanthropie". D'ailleurs, quand Clément d'Alexandrie parle de la philanthropie du berger divin, c'est pour souligner qu'il donne sa vie pour ses brebis, et il en va de même pour Grégoire de Nysse¹⁰⁷.

L'image du berger porteur de la brebis est une représentation profondément christique du salut, englobant les idées d'Incarnation, de Passion et de Résurrection ; d'où son succès chez les Anciens.

L'image n'a pas d'abord un sens pénitentiel *ou* baptismal *ou* funéraire, comme on l'a dit : ces diverses applications résultent du sens global christocentrique attribué au berger de la parabole dans l'Église ancienne ; elles sont toutes liées entre elles, si bien qu'on ne peut les séparer sans appauvrir l'image. La brebis portée sur les épaules du berger signifie que, par le Christ, l'homme est rendu à la vraie vie : à la nouveauté de la vie chrétienne dans l'Église lors du baptême, à la vie éternelle lors de la mort.

Dans les baptistères, elle rappelle que la conversion est le préalable nécessaire du baptême, qui, par la mort et la résurrection du Christ venu nous sauver, nous ramène à la vie. «Si les anges, écrit Jérôme, se réjouissent et sont dans la joie pour un seul pécheur qui fait pénitence, et pour une seule petite brebis malade qui est ramenée sur les épaules du berger, combien plus se réjouissent-ils de voir que tant de frères sont renés dans la vasque de la

105. ISID. *alleg.* 173 (PL 83, 121) : «Homo habens centum oues qui, relictis illis, ouem perditam quaerit ac repertam humeris reuehit, figuram Christi expressit, qui relictis millibus angelorum in caelo, ouem quae perierat in Adam, ut bonus pastor, quaesitam, in gentibus reperit atque crucis suae humeris ad paradysum reportauit».

106. HIER. *epist.* 121, 6 (CSEL 56, p. 21, 9 sq).

107. CLEM. A. *paed.* 1, 97, 3 ; 85, 1-3 (SC 70, p. 283 et 261) ; GREG. NYSS. *C. Eunom.* 3, 10, 12 (Jaeger, t. 2, p. 293, 16 sq).

vie...¹⁰⁸». Par le baptême, dit le sermon *De oue perdita*, «l'homme est placé sur les épaules du Christ¹⁰⁹». L'homme, ou encore, selon les Pères, Adam : au baptistère de la maison chrétienne de Doura Europos, Adam et Ève sont représentés en petit en-dessous du Bon Pasteur.

Devant les images de l'art funéraire, où le berger joyeux porte une brebis gaillarde, comment ne pas évoquer les interprétations de la parabole où le berger est le Christ ressuscité qui, ayant arraché l'homme aux profondeurs des Enfers, remonte avec lui vers le Père ? Seule une fresque insolite de la catacombe des Jordans rappelle l'état où la chute avait réduit l'homme que vient sauver le bon Berger : le berger a sur les épaules une brebis fort mal en point. Les nombreuses représentations où le berger porteur de la brebis est encadré par deux brebis qui le regardent avec amour, nous rappellent qu'on a là une image non pas individualiste, mais communautaire («la brebis unique représente toute l'humanité») du salut qui nous est donné par le Christ¹¹⁰. Les images du Bon Pasteur ne sont si fréquentes dans l'art paléochrétien que parce qu'elles parlent au chrétien de la Résurrection de Jésus, fondement de la foi chrétienne, et gage de sa propre résurrection.

Martine DULAËY

Université de Picardie

Faculté des Lettres

Campus, 80025 AMIENS Cedex 1

RÉSUMÉ : Dans la représentation du "Bon Pasteur", les archéologues voient tout au plus une figure assez vague du salut chrétien. Mais les textes des Pères de l'Église suggèrent l'existence d'un enseignement catéchétique très ancien et largement répandu, selon lequel le berger portant la brebis sur les épaules représente le Christ ressuscité, qui remonte vers le Père porteur de l'homme qu'il a sauvé. Il serait fort surprenant que cela n'ait pas influencé les représentations paléochrétiennes.

108. HIER. *in ps.* 41 (CC 78, p. 543, 58) : «Si enim super uno peccatore agente paenitentiam, et in una ouicula morbida, quae pastoris humeris est reuecta, gaudent angeli atque laetantur, quanto magis in tot fratribus uitali gurgite renatis...»

109. Ps. QVODVULTD. *ser.* (PLS 3, 317) : «Super humeros Christi ponitur quando signatur et baptizatur in Christo».

110. GREG. NYSS. *in cant.* 2 (éd Jaeger, t. 6, p. 61, 8).